



ne comprends pas totalement ce que j'écris! Je me sens plus libre peut-être. J'écris à l'extérieur de moi, la distance donne de l'humour. Mon mari corrigeait les textes, il détestait ça. Et quand il y avait plus de trois fautes dans une phrase, il écrivait dans la marge: merde! J'ai des manuscrits remplis de «merde, merde, merde!»

**C'est l'une des premières fois que vous publiez pour adultes, qu'est-ce que cela change?**

C'est la première fois que j'ai autant de presse. Télévisions, radios, quatre interviews par jour. Lorsque je sors un livre pour enfants, il ne se passe rien ou presque. Regardez, Jean-Claude Mourlevat qui vient de remporter la plus prestigieuse récompense de littérature jeunesse, le Prix Astrid Lindgren. Personne n'en a parlé alors que c'est la première fois qu'un Français le gagne. Cela traduit le regard de la France sur l'enfance: on s'en fiche! L'enfant est considéré comme un devenir, mais pas un être.

**Si c'était à refaire?**

Je resterais aux États-Unis. Quelle idée de s'expatrier!

**Susie Morgenstern, les choses de la vie avec joie**

● **«Lettres d'amour de 0 à 10»:** Ernest, qui vit seul avec sa grand-mère, Précieuse, découvre la joie de la vie de famille grâce à sa nouvelle amie, Victoire, qui lui présente ses treize frères. Ça le réveille!

● **«La sixième»** Dans ce livre qui a pour titre la première année du secondaire, Susie Morgenstern se venge du système scolaire français qu'elle déteste à travers l'histoire de Margot, inspirée par sa fille. Et s'y étonne de ce pays où les professeurs n'arrêtent pas de rabaisser leurs élèves.

● **«Joker»** Un joker pour rester au lit, un joker pour être en retard à l'école, un pour ne pas faire ses devoirs. On rêve tous d'avoir Hubert Noël comme professeur, qui sait comment parler à ses élèves et les motiver.

● **«iM@mie»** Pour aider Sam à se passer des jeux vidéo, ses parents l'expédient chez sa grand-mère, Martha. Là-bas, il lit, joue du piano et se fait dorloter. Et tente de convertir Martha à la modernité!

Morgenstern a quitté ses racines natales pour la France quand elle était jeune fille. «Je n'ai rien en France. Le français me dégoûtait, je pensais que ça était un sirop pour la langue», écrit-elle dans *Leesextra*.

**À LIRE**

«Mes dix-huit exils», Susie Morgenstern, L'Iconoclaste, 299 p.

**Top 10**

5. **Confondus du 3 au 8 mai** Les enquêtes de Valais. Les enquêtes de Valais, Tome 23 Christine Pompéi, Le Barbanègre - Auzou  
6. **Le roman de la mort** L'épave de la Marie Perle Perrin - Albin Michel  
7. **zut! Mortelle Adèle, Tome 18** Diane Le Feyer - Bayard Jeunesse  
8. **Le soleil** Les sept sœurs, Le Livre de Poésie  
9. **Electra** Lucinda Riley - Le Livre de Poésie

**PAYOT**  
LIBRAIRE

5. **Vivre avec nos morts** Delphine Horvilleur - Grasset
6. **1991** Franck Thilliez - Fleuve noir
7. **Nouveau guide des guérisseurs de Suisse romande** Magali Jenny - Favre
8. **L'anomalie** Hervé Le Tellier - Gallimard [Prix Goncourt 2020]
9. **Intuitio** Laurent Gounelle - Calmann-Lévy
10. **Je revenais des autres** Mélissa Da Costa - Albin Michel

**Passage du livre**



**Michel Audétat**  
Journaliste

**Jean-Bernard Vuillème s'offre une fugue vénitienne**

Le titre «La mort à Venise» était déjà pris. Sans doute aurait-il mieux convenu que «La mort en gondole», qui fait un peu polar lagunaire. On est loin de ce genre, même si le roman de Jean-Bernard Vuillème contient une part d'enquête («rêveuse» autour du peintre chaud-de-fonnier Léopold Robert. Il s'agit plutôt d'une divagation dans les plis du temps. Un homme sans avenir se tourne vers le passé pour tenter de renaître dans la Cité des Doges. C'est énigmatique, paradoxal, déroutant et, grâce au talent de l'auteur, délicieusement entêtant.

Du narrateur, on ne sait rien sinon qu'il a atteint l'âge où une vie s'est transformée en destin. Il reste sans histoire, sans visage, comme un simple trou dans lequel le lecteur peut passer sa propre tête. Un désir de «fugue sénile» s'est emparé de lui. Sans qu'on connaisse vraiment ses raisons, il s'est mis au service de Silvia, une thésarde qui s'intéresse à la fin tragique de Léopold Robert dans son atelier vénitien: noyé dans le chagrin amoureux et rongé par l'angoisse de ne pas être à la hauteur de son succès (Musset et Lamartine lui avaient tressé des éloges), le peintre neuchâtelois s'était donné la mort en se tranchant la gorge le 20 mars 1835, à l'âge de 40 ans. Venise relie le narrateur, Silvia et le peintre dans un curieux jeu de pistes. Tous trois sont des êtres en fuite dans le labyrinthe de ses ruelles, où l'on croise aussi George Sand et Louise Colet.

Rien n'est affirmé, tout est suggéré. L'époque romantique de Léopold Robert vient à la rencontre du XXI<sup>e</sup> siècle, les couches temporelles se chevauchent, des échos se font entendre, des analogies se révèlent entre ces personnages confrontés à leurs limites. C'est un roman de l'effacement, de la disparition et de l'oubli (hors de La Chaux-de-Fonds, qui connaît encore le nom de Léopold Robert?), mais qui ne se complait pas dans les tons crépusculaires. Malgré la mort promise par le titre, le narrateur vit sa «crise d'obsolescence» sans se départir d'une ironie allègre.



**À LIRE**

«La mort en gondole», Jean-Bernard Vuillème, Zoé, 128 p.